

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

B.D.I.C.

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

Les correspondances doivent être adressées : « Cabinet du ministre de la guerre, bureau de la presse, Bordeaux. »
Les manuscrits ne sont pas rendus.

CHOSES DE LA MAISON

Soldats qui vous battez pour la France, compagnons de mes fils, je vois les champs d'où plusieurs d'entre vous sont venus, et je puis vous donner des nouvelles de chez vous : car les familles se rassemblent aujourd'hui beaucoup plus que dans la paix.

D'abord, tous les travaux nécessaires ont été faits : la moisson, le battage du froment, de l'avoine et de l'orge, les vendanges aussi, qui viennent de finir. Vous me direz : « Comment donc ont-elles fait ? » Vous avez raison de mettre le féminin : ce sont les mères, les femmes, les sœurs qui ont commandé l'ouvrage. Elles y ont pris leur grande part. Des voisins ont aidé, de vieux domestiques aussi, dont on se demandait si on ne diminuerait pas les gages, au printemps dernier, et que les fermes se disputent à prix d'or, maintenant que vous êtes aux frontières, vous, les jeunes. En ce moment, les labours sont en train. La terre est suffisamment fraîche : ne vous inquiétez pas, et vous retrouverez, quand vous reviendrez, des blés déjà tout drus, des seigles, des avoines que, contre l'habitude, vous n'aurez pas d'abord tenus en semence dans votre main et répandus à la volée.

La campagne entière, depuis que vous êtes partis, est devenue silencieuse. C'est qu'il n'y a pas que vous qui soyez à la guerre ; les chevaux aussi ont été pris par la conscription. Donc, plus de carrioles ni de charrettes sur les routes, plus ce bruit de trot ou de galop qui sonne si bien dans les journées d'automne ; plus de plainte des essieux dans les fondrières, ou presque plus. Il semble qu'on ait cessé de héler, par-dessus les haies, pour prévenir les absents qu'il est temps de rentrer. La campagne, à certaines heures, a l'air d'un désert. Elle n'est pas ravagée cependant, pas maraudée, pas inquiète ; elle ne manque que de vous. Elle n'a pas peur des Prussiens, parce que vous êtes en avant. Elle voit moins de maraudeurs, croqueurs de poules et de lapins, gauzeurs de châtaignes, arracheurs de pommes de terre, vendangeurs de vin de lune que dans les années de paix.

Le plus dur de la vie, à ce moment du monde et de l'année, c'est le soir. On n'est pas distraint par le travail. J'ai vu le père, les sœurs, le journalier du hasard, rentrer dans la salle commune de la ferme et s'asseoir des deux côtés de la table où fume la soupe que la mère a trempée. « Eh bien ! a-t-il écrit ? » Les bons jours sont ceux où il a écrit. On reprend la lettre que la mère a lue la première et qui repose, en évidence, sur le coin du buffet de noyer ciré ; c'est la fille ainée qui fera la lecture, et qui reste debout,

le papier tremblant un peu dans ses mains et approché de la lampe, tandis que le père, attentif comme à un marché, le visage soucieux, remuant parfois les lèvres, écoute et tâche de surprendre quelque détail, ou expression de lassitude après un combat ou une marche, qui lui permette de se plaindre à son tour et de dire : « Notre pauvre gars, tout de même ? » Car la plainte est dans notre nature et notre condition. Mais on ne s'y arrête pas. On reprend les termes de la lettre, où le troupiere, bien souvent, a mis un mot pour faire rire les parents. Les souvenirs, les images, les paroles qu'on se rappelle, la lettre qui est là, presque vivante dans les mains, complètent la famille et tiennent, en quelque façon, la place de l'absent.

Vraiment, vous êtes enveloppés de la pensée de tous, même des inconnus ; on prie beaucoup pour vous ; on est fier de vous ; les journaux sont remplis des traits admirables de nos soldats ; une plus large sympathie entoure les familles en deuil : chacun de vous est devenu le parent, le protecteur, le vengeur, la gloire de tous. On voudrait vous serrer la main, vous remercier, vous acclamer. Cela viendra. Mais savez-vous une pensée que je trouve aussi partout, même chez les mères les plus tendres, même dans les maisons où vous manquez le plus ? « Monsieur, qu'ils ne reviennent pas avant d'avoir mis l'Allemagne à la raison ! Ils font la guerre, qu'ils la fassent bien ! S'ils ne les muselaient pas tout à fait, il faudrait recommencer dans cinq ans ! »

Ainsi la plus vive tendresse s'unit à la vue très juste du devoir qui est le vôtre et celui de toute la France : mettre pour longtemps hors d'état de menacer, d'en-
vahir, de massacrer et de piller un peuple qui ne croit qu'à la force et qui va justement éprouver, grâce à vous, quelle est la force du droit.

René BAZIN,
de l'Académie Française.

M. Messimy décoré

Parmi les dernières nominations dans l'ordre national de la Légion d'honneur, pour faits de guerre, nous détachons exceptionnellement celle-ci :

Au grade de chevalier :

Le chef de bataillon breveté Messimy (A.-M.), de l'état-major du 14e corps d'armée :

Par son activité, son dévouement, son mépris du danger, a rendu de précieux services à l'état-major du corps d'armée comme agent de liaison et comme chef du deuxième bureau. A très judicieusement engagé dans une énergique contre-attaque un détachement dont le commandement lui avait été confié dans un moment critique.

Le chef de bataillon Messimy est l'ancien ministre de la guerre. Au lendemain de son départ du ministère, il avait demandé à reprendre son rang dans le service actif et il l'avait obtenu.

SITUATION MILITAIRE

17 Novembre 1914.

A l'heure où nos écrivons ces lignes, la deuxième grande bataille livrée par les Allemands en Flandre semble tirer à sa fin. On sait que la première s'est engagée sur le front Nieuport-Dixmude et a été de la part de nos adversaires une incontestable faute tactique. Prétendre arriver sur Dunkerque et Calais en longeant le rivage de la mer, alors qu'on se heurtait aux excellentes troupes franco-belges garnissant la rive gauche de l'Yser et recevant un efficace appui de l'escadre franco-britannique, et qu'il fallait encore compter avec une inondation très facile à tendre, voilà une conception qui ne fait pas honneur au grand état-major allemand. Et quand on considère, d'une part, la pauvreté de cette manœuvre et la médiocrité de son exécution ; d'autre part, le courage avec lequel des corps de réserve allemands, dont quelques-uns de formation récente, ont marché à l'hécatombe, on comprend la double erreur d'appreciation que nous avons commise en France touchant l'armée allemande : nous avons estimé trop haut l'officier, quelque peu assoupi sur ses lauriers d'autan, et trop bas le soldat, le « Menschen-material », lequel possède pourtant la plus belle qualité du soldat, à savoir le mépris de la mort.

La seconde tentative de l'ennemi pour conquérir le tant désiré Pas-de-Calais était plus raisonnable, puisqu'elle consistait à peser sur notre front dans la région d'Ypres, c'est-à-dire dans un secteur où les Allemands n'avaient à craindre ni l'inondation ni les canons de la flotte alliée. Pour augmenter le nombre de leurs atouts, ils avaient, ailleurs, déplacé une fois de plus le centre de gravité de leurs forces et fait refluer vers le Nord des corps d'armée actifs, tels que le 2e Bavarois et la garde, préalablement recomplétés à l'effectif de guerre par l'afflux incessant de recrues et de réservistes. C'est donc à très forte partie qu'ont eu affaire les contingents franco-britanniques qui défendaient Ypres et ses abords. Mais à cette date du 17 novembre, après une lutte acharnée qui a duré sept jours, l'effort allemand semble cette fois encore brisé. C'est été, comme dans les tentatives précédentes, le massacre de lignes épaisses d'infanterie menées à l'assaut par des officiers frais émoulus dont la bravoure ne compense pas l'inexpérience. Au corps de la garde et au 2e Bavarois, nombre de compagnies voient de nouveau leur effectif tomber au-dessous de cent hommes !

En présence de semblables résultats, on peut affirmer que la supériorité d'instruction et de préparation à la guerre dont l'infanterie allemande avait fait preuve au début des hostilités, et qui n'a pas peu contribué à ses succès du mois d'août, a disparu, et qu'aujourd'hui, en ce qui concerne la conduite du combat, l'emploi des feux, et notamment la liaison entre l'infanterie et l'artillerie, la supériorité est de notre côté. Bref, trois mois de guerre ont trempé l'armée française et déprimé l'armée allemande.

En outre, force nous est de constater que les énormes sacrifices en hommes

consentis par les Allemands dans cette région du Nord sont hors de proportion avec le but à atteindre (et qui n'a d'ailleurs pas été atteint), c'est-à-dire la possession de Dunkerque et de Calais, menace soi-disant terrible pour l'Angleterre. S'il était permis de parler ici le langage du fabuliste, nous dirions qu'il faut voir dans tout ceci l'entêtement du rhinocéros germanique se butant contre une muraille dans le fol espoir de marcher sur la queue du lion britannique. Le rhinocéros va-t-il se recueillir et prendre de nouvelles forces pour tenter un nouvel effort ? Les Allemands pousseront-ils l'obstination jusqu'à dégarnir de troupes certaines de leurs places fortes pour s'emparer de quelques kilomètres de rivage ? C'est ce qu'un avenir prochain nous dira.

Cependant de graves événements se sont passés en Pologne. L'offensive aussi rapide qu'imprudente que le général de Hindenburg avait poussée jusque sur les rives de la Vistule, de Sandomir aux environs de Varsovie, a été immédiatement suivie d'un recul encore plus rapide, et de l'évacuation à peu près totale du territoire russe. Tandis que les Autrichiens étaient rejetés sur Cracovie, abandonnant toute la Galicie, les Allemands exécutaient une retraite divergente pour venir border leur frontière. Un premier regroupement semble s'être formé de Czestochow à Zarky, couvrant la Silésie méridionale; un second serait dans les environs de Kalisz, à peu près à égale distance de Breslau et de Posen. Plus au nord, la place de Thorn est le point d'appui d'un détachement assez fort installé à cheval sur la Vistule, au sud-est de Thorn, et qui semble avoir quelque velléité d'offensive; à l'est de Thorn, vers Soldau, quelques troupes défendent l'accès de la Prusse occidentale; enfin la petite armée de la Prusse orientale bat en retraite sur la ligne Gumbinnen-Rasenbourg.

Voilà donc à quoi a abouti la stratégie allemande sur le théâtre oriental de la guerre après trois mois d'hostilités : à défendre l'énorme ligne frontière des deux Prusses, de la province de Posen et de la Silésie avec un cordon de troupes mince et discontinu. On nous dit que, fidèles à leur vieille habitude, les Allemands se retranchent sur les positions choisies. Il est doux que là-bas les tranchées et les réseaux de fils de fer aient la même efficacité qu'en Belgique et dans le nord de la France, où le développement relativement faible du front par rapport aux effectifs engagés a permis l'établissement d'une muraille ou plutôt d'un « fossé » de la Chine d'un nouveau genre. Mais on ne creuse pas des tranchées de Szczecin à Thorn, et de Thorn à Gumbinnen. Il est donc probable que les Russes n'auront pas trop de mal à fournir les positions organisées en même temps qu'ils maintiendront en place les défenses des attaques frontales. Si l'on tient compte en outre de ce que ses défenseurs appartiennent en majorité à la réserve, et à la Landwehr, il est permis d'espérer que l'invasion de la province de Posen et de la Silésie suivra d'assez près celle de la Galicie. Notons en particulier que l'occupation par les Russes de la Silésie portera aux Allemands un coup très sensible. Il y a dans cette riche province industrielle des mines et des établissements métallurgiques dont la conservation est précieuse pour la défense de l'empire.

Tout en ne nous dissimulant pas que l'effort que nous avons nous-mêmes à fournir peut être encore très considérable, nous devons être, plus que jamais, pleins de confiance dans l'issue de la lutte. Et ce n'est certainement pas l'entrée en ligne de la Turquie qui ajournera sensiblement la réalisation de nos espérances. Le Caucase a très suffisamment de troupes russes pour se protéger contre une offensive turque, même dirigée par des officiers allemands, et le poids du « rouleau compresseur » dont le territoire prussien, après la Galicie, va éprouver la puissance ne sera pas diminué d'une once.

La Fête du Roi Albert I^e

Le 15 novembre 1914 — date mémorable — la France entière, dans un élan irrésistible d'admiration et de reconnaissance, a célébré l'anniversaire du Prince « sans peur et sans reproche » qui incarne avec tant de noblesse, superbement, l'âme de sa glorieuse patrie.

Depuis le front de nos armées, au milieu du fracas de la bataille, jusqu'aux confins les plus éloignés du territoire, les coeurs ont vibré d'un enthousiasme unanime pour la Belgique et pour son roi, si durement éprouvés, mais à qui la justice immuable réserve les plus belles et les plus éclatantes revanches.

La fête d'Albert I^e, aux heures graves et angoissantes que nous vivons, ne pouvait être l'occasion de réjouissances populaires ; nous nous retrouverons dans un avenir prochain. Elle a permis néanmoins à nos compatriotes de manifester publiquement les sentiments de sympathie et d'amitié inaltérables qui les unissent désormais à leurs voisins et alliés. Elle a resserré les liens déjà noués et que nul maintenant ne pourra rompre.

Le Président de la République a adressé au roi Albert I^e, le télégramme suivant :

Sa Majesté Albert I^e, roi des Belges, Furnes.

En exprimant à votre Majesté, à l'occasion de sa fête patronale, mes vœux les plus cordiaux, je tiens à lui redire quel souvenir ému je garde de notre dernière rencontre dans la libre et immortelle Belgique. Je lui renouvelle, en même temps, l'assurance que la France est, comme ses alliés, fermement résolue à ne pas déposer les armes avant d'avoir obtenu pour le droit violé des réparations définitives et pour la paix des garanties inébranlables.

Je prie votre Majesté de croire à mon inaltérable amitié.

Raymond POINCARÉ.

Le roi des Belges a répondu au Président en ces termes :

Je vous exprime ma profonde et vive gratitude des paroles cordiales que vous m'adressez. Le souvenir que j'ai conservé, comme vous, de notre récente rencontre me restera cher, votre nouvelle assurance de sympathie pour mon pays et pour ma vaillante armée me touche sincèrement.

ALBERT

A Paris, l'hôtel de ville et les monuments publics ont été pavonnés aux couleurs belges et françaises unies fraternellement. Les présidents du Conseil municipal de Paris et du Conseil général de la Seine ont télégraphié au président du Conseil des ministres belge. Un « Te Deum » a été célébré à l'Eglise des Flamands, rue de Charonne, en présence des ministres de Belgique et des membres de la légation. A la fin de la messe, M. Noté, de l'Opéra, a chanté l'hymne national belge avec une telle ferveur que l'assistance a éclaté en applaudissements.

SOLDATS DE DEMAIN

A Bordeaux, dimanche matin, les Sociétés de préparation militaire de la Gironde ont été passées en revue par le ministre de la guerre, sur la place des Quinconces, au bord de la Garonne.

Après que le ministre, accompagné du général Legrand, commandant le 1^{er} régiment, du colonel Buat, chef de son cabinet militaire, et de M. Gruet, maire de Bordeaux, eut inspecté ces troupes de demain — et d'après-demain, — il alla se poster sur les degrés du monument, et toutes les Sociétés défilèrent devant lui, clairons, tambours et drapeaux en tête, dans un ordre et avec un entraînement remarquables.

Puis, le général Legrand ayant fait l'éloge de ces jeunes Français « qui contribueront à nous assurer la victoire », le ministre remercia les présidents et les instructeurs en ces termes :

ALLOCUTION DE M. MILLERAND

« C'est pour le ministre de la guerre un honneur et une joie de vous apporter, au nom du gouvernement de la République, les félicitations qui vous sont dues pour votre œuvre patriotique.

« Dans les Sociétés de gymnastique et d'instruction militaire dont cette revue a permis une fois de plus de constater les heureux résultats, vous préparez à l'appel des armes les adolescents qui seront demain des soldats.

« Sous votre direction éclairée et vigilante ils reçoivent, avec les notions pratiques destinées à leur être si précieuses, la première empreinte de l'esprit de discipline et de sacrifice.

« En lisant le récit quotidien des actions d'éclat de leurs ainés inscrites au Livre d'or de ce 1^{er} corps dont s'engorgueillit justement votre région, ils brûlent du désir d'aller prendre leur part de leurs périls et de leur gloire, noble ambition dont est dévorée à cette heure toute la jeunesse de France.

« En présence de ces jeunes gens frémisant d'ardeur, comme hier sur le front, au milieu de nos armées, je me sens pénétré d'admiration et de confiance. Tant d'héroïques dévouements n'auront pas été consentis en vain.

« La cause des alliés, qui est celle de la Liberté et de la Civilisation, met la force au service du Droit : elle est sûre de la Victoire. »

Si M. Millerand se déclarait satisfait, les jeunes « troupiers », eux, étaient fiers, de leur côté, d'avoir été passés en revue par « leur » ministre et de lui avoir prouvé que le jour où l'on aurait besoin d'eux, — des plus âgés du moins, — ils feraient bonne figure sur le front, à côté de leurs glorieux ainés.

NOUVELLES MILITAIRES

Renforcement des cardes.

Sur la proposition du ministre de la guerre, le Président de la République a signé un décret relatif à la nomination, à titre temporaire, pendant la durée de la guerre, au grade de sous-lieutenant ou assimilé.

Ce décret dispose que pendant la durée de la guerre les hommes du troupe élémentaire des employés militaires de tous grades qui rempliront les conditions fixées par des instructions ministérielles pourront être nommés par le ministre de la guerre au grade de sous-lieutenant, ou assimilé de l'armée active, de la réserve ou de l'armée territoriale.

Il prévoit, en outre, que :

1^o Les officiers d'administration, des services (armée active, réserve et armée territoriale) peuvent être admis à servir dans les corps de troupe avec le grade dont ils ont l'assimilation;

2^o Les officiers de marine, en retraite ou de réserve, non employés par la marine, peuvent être admis à servir dans les corps ou services de l'armée de terre.

Découverte de drapeaux allemands.

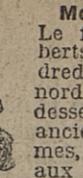
Ces jours derniers, deux drapeaux allemands ont été découverts dans des tranchées abandonnées. Comme ces tranchées se trouvaient dans la zone où avait combattu l'armée britannique pendant la bataille de la Marne, ces trophées ont été envoyés par le général Joffre au maréchal French.

Les flèches d'aéros.

Le docteur Volkmann, professeur à Marich, a étudié le caractère des blessures causées par les flèches que lancent les aviateurs français. Un soldat, frappé à la tête, a été tué sur le coup. Un autre a été atteint à l'épaule; la flèche a traversé la poitrine et s'est arrêtée sur l'os coxal; la victime a succombé deux jours après. De nombreux soldats ont été cloués au sol par les pieds. Le docteur Volkmann et un de ses confrères, le docteur Grünberg, affirment que les flèches d'aérop巒nes sont une arme extrêmement dangereuse dont les blessures sont presque toujours mortelles.

Les Soldats collégien. — Dans les dépôts allemands on exerce maintenant 60 000 recrues de seize ans. Leurs officiers sont des

NOUVELLES DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER



Mort de lord Roberts. — Le feld-maréchal lord Roberts, qui était parti vendredi de Londres pour le nord de la France dans le dessin de faire visite à ses anciens compagnons d'armes, et particulièrement aux troupes indigènes, est mort dimanche à St-Omer, emporté en quelques heures par une congestion pulmonaire. On peut dire de l'illustre maréchal, le plus populaire des Anglais après le roi, qu'il est tombé au champ d'honneur.

On nous a enlevés, a-t-il dit, des bancs de l'Université où nous étions étudiants, une soixantaine de mes camarades et moi ; on nous a donné des uniformes et un fusil. Et nous sommes partis.

Agé de quatre-vingt-deux ans, il consacrait infatigablement toutes les forces de sa verte vieillesse au renforcement, à la grandeur de l'armée qu'il avait glorieusement commandée aux Indes et au Transvaal.

Par la plume et par la parole, il menait depuis plusieurs années une campagne vigoureuse en vue d'améliorer le système de recrutement de l'armée anglaise, dont il montrait l'insuffisance en présence des menaces allemandes.

Le jeune soldat, qui parlait très purement notre langue, est âgé de seize ans et demi.

Un Coup d'audace. — Un train allemand arrivait ces jours derniers en gare de Chaulnes, et y était abandonné momentanément par ses conducteurs. Le chef de gare veillait. Courageusement, il sauta sur la locomotive, et aidé d'un employé, faisant fonction de chauffeur, il amena la prise jusqu'en gare de Longueau.

Plusieurs fois le chef de gare, transformé en mécanicien et son chauffeur improvisé, essayèrent le feu des Allemands, mais heureusement sans être atteints.

Furieux, les Allemands ont fait prisonniers les deux ou trois employés qu'ils purent encore trouver à la gare de Chaulnes.

La campagne de Sven Hedin. — L'explorateur suédois Sven Hedin a accepté de se faire le thuriféraire de Guillaume II et de l'armée allemande. Sur la proposition de M. Le Myre de Villiers, ambassadeur honoraire, le conseil de la Société de géographie a voté à l'unanimité la radiation du docteur Sven Hedin de la liste de ses membres correspondants, et décidé d'adresser au grand-chancelier de la Légion d'honneur une requête à l'effet d'obtenir que cet apôtre des barbaries ne figurât plus parmi les dignitaires de notre ordre national.

Le conseil de la Société de géographie a estimé que le docteur Sven Hedin avait gravement manqué aux lois de l'honneur en se livrant, lui, citoyen d'un pays neutre, à une violente campagne contre la France, alors qu'à trois reprises il avait été reçu d'une manière particulièrement chaleureuse par la Société de géographie et que, soit véritablement, soit dans des lettres, il avait protesté de son inaltérable dévouement pour notre pays.

Plume et panache. — Un officier belge revenant du front parlait des combats homériques livrés sur l'Yser par les troupes du roi Albert. Il disait avec quel courage les hommes avaient lutté dans ce petit coin encore inviolé de leur pays. Et il terminait ainsi : « Nous n'avons plus qu'une plume à notre chapeau, mais celle-là ils ne nous l'enleveront pas ! »

Il leur reste une plume... et le panache !

Les distractions de la tranchée. — La plus amusante est la chasse au lièvre. Quand il en passe dans la zone qui sépare les Français des Boches, c'est de part et d'autre une vive fusillade. Le plus souvent, le lièvre reste sur le carreau. S'il tombe du côté français, un des nôtres saute hors de la tranchée, court le ramasser ; pas un Allemand ne tire. S'il tombe du côté allemand, c'est un des leurs qui va le prendre et qu'on laisse tranquille. Mais s'il arrive que le lièvre meure au milieu du champ, français et Allemands de courir dessus, à qui l'aura le premier, et alors la fusillade de crétiner. A moins que les Boches ne fassent signe qu'ils abandonnent le gibier — comme l'autre jour sur l'un d'eux, montrant le lièvre étendu, expliqua de loin qu'il renonçait, en criant : « Tabac ! Tabac ! » Les autres comprirent ; un petit soldat bondit hors de son trou, courut à l'animal et mit à sa place un paquet de scaferlai. Ce soir-là encore, dans la tranchée, on mangea du lièvre...

Pour l'Alsace ! — Dans une tranchée de l'Aisne, un lieutenant a habitué ses « poilius » à tirer sur les Boches en leur criant chaque fois : « Tiens, pour Wéterlé !... Tiens, pour Hansi !... Tiens, pour Zislis, ou pour Helmer ! » Et il fait le coup de feu lui-même au nom de ces vaillants Alsaciens.

Les Boches d'en face doivent se dire qu'on a eu tort décidément de maltraiter les « frêts ». Les soldats collégien. — Dans les dépôts allemands on exerce maintenant 60 000 recrues de seize ans. Leurs officiers sont des

Pages militaires.

Gens de Guerre au Maroc

ALERTE DE NUIT

Les étoiles vacillent, innombrables, dans le ciel couleur d'encre. Les remparts de la citadelle s'effacent dans les ténèbres. Les brasiers où les zouaves font rotir des quartiers de viande semblent tantôt très proches et tantôt très lointains dans l'obscurité qui supprime les reliefs.

Au pied de notre colline, sur les mamelons et les dunes de la plage, les coloniaux et les tringlots mènent grand tapage. Les lanternes des gardes d'écurie, les photophores des potes, les tentes-abris illuminées par les chandelles délimitent un grand carré d'ombre où vagissent et grognent douloureusement des chameaux affolés en tas. L'inévitable clarinette d'un tirailleur algérien ou d'un conducteur kabyle siffle ses trois notes pleurardes.

Nuit absolue... J'entre sous ma tente, je m'allonge sur le lit de toile et de fer. A mon chevet, ma cantine et le classique photographie à globe de verre, ma jumelle et mon revolver dans leurs étuis de cuir verni. Mon ordonnance Samba Diallo, un Bambara taillé en Hercule de foire, boucle les courroies de ma porte et me crise un « bonsoir » affectueux et bavard. Les étoiles sont dans ma maison portative et je savoure la joie rare et précieuse du sommeil clos où l'on est maître de ses gestes et de ses pensées. Je lis un livre ami : *Au jardin de l'Infante*, d'Albert Samain.

Dehors, la rumeur du camp s'apaise et meurt. Les chanteurs se sont assoupis ; les musiciens ont remplacé dans les hayracs les clarinettes et les fûtres. Les dernières notes de l'extinction des feux ont roulé, de moins en moins distinctes, de ravin en ravin. Je ne perçois plus que des soupirs de dormeurs, que des chuchotements étouffés, que des aboiements de chiens dans les douars de la plaine, que le grondement croissant et décroissant du rессac. Je me sens envahir par l'anéantissement d'ici-bas que procurent la fatigue physique et le grand air... Je me sens glisser au sommeil... je dors...

Tout à coup un grand cri, un cri horrible, un peu éprouvant pour les nerfs engourdis et déséquilibrés :

— Aux arrimes!... aux arrimes!

Vilaine sensation que cet éveil brutal dans les ténèbres opaques!... On est là, dressé sur un coude, à demi conscient et à demi léthargique, le cerveau embrumé, incertain du lieu où l'on se trouve et de l'heure et de l'époque, et de la réalité même de ce cri effrayant qui retentit sans interruption :

— Aux arrimes!... aux arrimes!...

Je finis pourtant par me lever ; je m'habille bien que mal, plutôt mal que bien, et j'entends mes voisins, les tirailleurs sénégalais et leurs officiers, qui

amis, le capitaine B... Personne n'en sait rien, pas même peut-être cet imbécile qui gueule là-bas... Attendons...

— Attendons...
Dans les autres régions du camp, où sont des troupes récemment débarquées et moins entraînées aux émotions nocturnes de la vie en campagne, on s'agit, on hurle, on s'affole. Des culasses de fusils craquent et, brusquement un coup de feu éclate, bref et sourd comme un coup de bâton frappé sur un tapis. Un autre!... un autre encore!... La fusillade est déchaînée et fait rage... Qui tire? les zouaves ou les tirailleurs? Impossible de s'en rendre compte, à cette distance et dans ce noir... Sur qui tire-t-on? Mystère... Rien ne bouge au revers du glacis, que des touffes de palmiers nains pouplent de formes vagues...

Les Séngalaïs se sont accroupis; leurs armes couchées devant eux sur le talus des tranchées, ils guettent l'apparition de l'ennemi, écoutent de toutes leurs larges oreilles: rien!...

Les recrues algériennes ou françaises qui ont ouvert le feu sont redevenues plus sages: les détonations s'éspacent, se font plus rares, cessent tout à fait. Dans le grand silence qui règne enfin, des voix furieuses gourmandent les tireurs étourdis et la sentinelle qui a poussé le malencontreux et formidable hurlement d'alarme. On recueille des bribes d'explications confuses, des protestations indignées:

— J'ai vu... oui, des cavaliers marocains... Et puis les rires furent, aussitôt réprimés. Et l'on reste là, dans la nuit fraîche, sous le ciel grouillant d'étoiles...

Émile NOLLY.

INFORMATIONS OFFICIELLES

PRESIDENCE DU CONSEIL. — M. René Viviani, président du conseil, rentré à Bordeaux dimanche soir, a fait connaître au conseil des ministres les résultats de l'enquête à laquelle il vient de se livrer dans l'Est, enquête qu'il poursuivra prochainement dans les départements du Nord. Le président du conseil s'est occupé de la question des approvisionnements, des transports, du ravitaillement de chaque département et de la reconstitution des villages détruits. Sur tous ces points, les renseignements recueillis ont prouvé, en outre de l'admirable union de tous les citoyens et de l'esprit d'initiative des groupements locaux, que l'avvenir pouvait être envisagé avec tranquillité et confiance.

Des mesures gouvernementales seront bientôt prises pour fournir des solutions appropriées aux problèmes envisagés par le président du conseil au cours de son voyage.

MINISTÈRE DE L'INTÉRIEUR. — M. Malvy, ministre de l'intérieur, et M. Bienvenu-Martin, ministre du travail, ont décidé la création d'un Comité central de placement de chômeurs et réfugiés, qui sera chargé de coordonner les efforts de l'office central de placement et des diverses œuvres ou institutions qui s'occupent déjà du placement des chômeurs et réfugiés belges et français.

Dans ce comité central figurent des représentants des organisations patronales et ouvrières.

MINISTÈRE DES FINANCES. — Le conseil des ministres a décidé, sur la proposition de M. Ribot, ministre des finances, de saisir les Chambres d'un projet de loi pour supprimer en ligne directe et au profit du conjoint survivant, les droits de mutation sur les successions des officiers et soldats morts sous les drapeaux.

Un décret décide que les personnes qui ont été l'objet de réquisitions concernant des chevaux, mules et voitures non automobiles, dans des communes où le fonctionnement des services administratifs est suspendu en raison de la présence de l'ennemi, pourront recevoir immédiatement, au lieu de leur résidence actuelle, soit la moitié, soit la totalité de la valeur des animaux ou voitures requis.

MINISTÈRE DE LA JUSTICE. — Une circulaire du garde des sceaux complète les précédentes instructions relatives à la mise sous séquestre des maisons allemandes ou austro-hongroises. Il est précisé qu'à moins de nécessité absolue, l'actif ne saurait être réalisé, les séquestrés n'étant pas des liquidateurs. D'autre part, la mise sous séquestre ne procède pas d'une idée de confiscation; elle doit demeurer toujours purement conservatoire; elle a pour but d'empêcher les nations ennemis de bénéficier, pendant la guerre, de l'activité économique de notre pays.

MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES. — Le gouvernement royal de Danemark et le gouvernement royal des Pays-Bas ont fait savoir au gouvernement de la République, par l'en-

tremise de leurs représentants à Bordeaux, qu'ils observeront une stricte neutralité dans la guerre entre la France et l'empire ottoman.

MINISTÈRE DE L'AGRICULTURE. — Le ministre, M. Fernand David, fait un voyage d'études pour examiner la situation agricole de divers départements, notamment la Haute-Marne, la Côte-d'Or, l'Allier, etc.

AUTREFOIS ET AUJOURD'HUI

J'ai pour ami un officier d'état-major, un homme du métier, instruit, calme et froid. Il m'écrivit des lettres qui me sont un immense réconfort. « J'assiste, me dit-il, depuis le commencement d'août à la plus sublime épope. Nos soldats, qui au début étaient naturellement un peu impressionnables, sont maintenant admirablement aguerris, devenus adroits par l'expérience. Si vous connaissez des pessimistes, envoyez-les aux avant-postes. Ils cesseront de l'être. Dans nos armées, du général en chef au dernier soldat, il n'y a personne qui ne soit convaincu de la victoire finale. Nous avons des régiments qui se battent presque sans interruption depuis le milieu d'août. Il y a tant d'héroïsme, qu'on ne sait qui choisir pour donner des récompenses. Je ne pense pas que nous ayons eu, même sous Napoléon, une plus belle armée, d'un plus parfait entraînement moral! »

— J'ai vu... oui, des cavaliers marocains... Et puis les rires furent, aussitôt réprimés. Et l'on reste là, dans la nuit fraîche, sous le ciel grouillant d'étoiles...

Émile NOLLY.

balles comme à la vue des hommes frappés autour de lui, restait fixe à sa place sous un feu meurtrier, sans risquer lui-même, et répondait au maréchal Marmont: « Je tirerais aussi bien qu'un autre, mais je ne sais pas charger mon fusil ». C'était un Marie-Louise, ce chasseur qui à Chambéry fut prisonnier le général Olsufjev et ne le voulut lâcher que devant l'empereur. Des Maries-Louises, ces conscrits du 28e de ligne qui, au combat de Bar-sur-Aube, défendirent un contre quatre les bois de Lévigny, en ne se servant que de la baionnette! Des Maries-Louises encore, ces voltigeurs du 14e régiment de la jeune garde qui, à la bataille de Craonne, se maintinrent trois heures sur la crête du plateau, à petite portée des batteries ennemis, dont la mitraille faucha 650 hommes sur 920! Ils étaient sans casque par huit degrés de froid, ils marchaient dans la neige avec de mauvais souliers, ils manquaient parfois de pain, ils avaient à peine de servir de leurs armes, et ils combattaient chaque jour dans les actions les plus meurtrières! Et pendant toute la campagne, pas un cri ne sortit de leurs rangs qui ne fut une acclamation... — Salut, ô Maries-Louises!

Henry HOUSAYE.

PAROLES FRANÇAISES

La France n'est pas un pays de proie; elle n'a pas étendu ses mains rapaces pour asservir le monde. Puisqu'on lui a imposé la guerre, elle la fait. Bientôt viendront les réparations légitimes qui restitueront au foyer français les âmes que la brutalité des armes en a séparées. Associés pour une œuvre d'affranchissement humain, nous irons, alliés et Français, unis dans la guerre et pour la paix, tant que nous n'aurons pas brisé le militarisme prussien et l'épée meurtrière par l'épée libératrice.

René VIVIANI,
Président du Conseil.
(Discours de Reims.)

Tommy apprend la "Marseillaise"

Un de nos amis, qui visitait récemment le camp des Anglais, à Boulogne-sur-Mer, y a vu le charmant tableau que voici:

Dans un coin du camp, une dizaine de superbes Tommys, grands comme les Tommies, sont grands lorsqu'ils s'en mêlent, des hommes hauts en couleur et des plus richement musclés qu'on puisse rêver; et en face d'eux, qui riaient, autant de bambins français, de sept à huit ans, frêles et mignons, mais graves comme des magisters en classe. C'est qu'aussi bien ces micoches s'étaient faits professeurs et ils prenaient leur rôle très au sérieux: chacun d'eux avait choisi son Tommy et s'évertuait à lui apprendre les paroles de notre hymne national, ou tout au moins le premier couplet.

C'était une classe de "Marseillaise", improvisée par de petits enfants de Boulogne à l'usage de l'armée britannique!

Prononcez bien, recommandaient les professeurs en culotte: « Allons, enfants de la patrie!... »

— Allons, enfants de la pétrie », répétaient les grands Tommies, tout en tirant de leurs courtes pipes de terribles nuages de fumée...

Les matraques faisaient un peu la moue, à cause de ce fort accent d'outre-Manche, mais en somme, à la fin de la classe, ils se sont déclarés très contents de leurs élèves, qui, à leur tour, enseigneront à leurs camarades les paroles de la "Marseillaise".

SUR LE FRONT

Le Télégramme, de Toulouse, publie une lettre de son collaborateur M. Albert Guillard, actuellement soldat sur le front. C'est le récit spirituel et piquant de la vie dans la tranchée. Nous en détaillons ce passage:

Blois à deux mètres sous terre, dans des casemates dignes du plus moderne des Robisons, et que reliaient des boyaux d'une profondeur à peu près égale, nous vivions le jour une vie souvent sédentaire. Parfois notre esprit, qui flâne ailleurs, est retenu par le bruit de quelques coups de fusil — on dirait des coups de fouet d'un maquinon — tirés par nos sentinelles ou les sentinelles allemandes contre les étoffes un peu trop curieux de voir plus haut que les tranchées. Les Boches sont des maladroits, et nous nous en félicitons. Nous sommes deux, trois ou quatre dans une tranchée. Pendant que l'on reste en surveillance aux créneaux, — encore une invention qui n'a rien de moderne et dont l'utilité est cependant très grande, — examinant de son mieux les moindres mouvements de l'ennemi, les autres se reposent, couchés sur la paille et roulés dans leur couverture ou leur toile de tente, avec le sac comme coussin. Cela parle à demi-voix du pays, — nous sommes en majeure partie du Tarn et de l'Aveyron, — des siens, et surtout de la guerre. Nos sous-officiers nous font passer le Bulletin des Armées de la République; il n'est jamais du jour même; nous ne nous en faisons pas car tout ce qu'il renferme nous intéresse.

Reculent-ils?

Telle est la question que me posent mes compagnons avant que je commence la lecture à haute voix.

Pour toute réponse, je leur lis d'abord les communiqués officiels, tous les faits d'armes, la liste des décorés et des médailles, puis les contes signés: Alphonse Daudet, Paul Drouelle, et pour terminer les articles de Brioux, Doumic, Masson, Péladan, etc. Cela les amuse et les distrait. Tel entrellet sur « la vieille boufarde » leur donne l'idée d'en griller une de plus. Chacun allume alors la pipe qu'on lui a donnée ces jours derniers; il l'admiré et c'est avec délice qu'il lance par-dessus la tranchée quelques bonnes bouffées de fumée blanche, tout en remenant intérieurement les bonnes gens qui les gâtent par leurs dons aussi nombreux qu'utiles.

Le témoignage spontané de notre compatriote nous est précieux. En le remerciant, nous adressons un nouvel appel à tous les services chargés de la distribution aux troupes du Bulletin des Armées, pour que nos petits soldats le reçoivent régulièrement et le plus tôt possible.

Sous aucun prétexte, le Bulletin ne peut être vendu ni accapré.

L'Armée Prussienne de Frédéric II

Tout d'abord, voici une anecdote qui montre quelle opinion Frédéric II avait de sa propre armée. C'était au moment où il préparait la campagne destinée à conquérir la Silésie; il avait réuni aux environs de Charlottenbourg 60.000 hommes qu'il passa en revue. Quand il se trouva au milieu de cette ligne de bataille, il demanda au vieux prince d'Anhalt ce qu'il admirait le plus en ce moment.

— Sire, répondit le prince, j'admire tout à la fois la beauté des hommes, la régularité et la perfection des mouvements et des évolutions.

— Pour moi, reprit le roi, ce n'est pas ce qui m'étonne le plus: avec de l'argent, des soins et du temps, on parvient à tout cela.

— Mais, sire, qu'est-ce donc que Votre Majesté voit ici de plus admirable?

— C'est, mon cher cousin, que nous y soyons en sûreté, vous et moi: voilà soixante mille hommes qui sont, tous, vos ennemis et les miens; il n'en est aucun qui ne soit plus fort et mieux armé que nous, et tous tremblent devant nous, qui aurions tort de trembler devant eux. Tel est l'effet merveilleux de l'ordre, de la subordination et de la surveillance!

Quand Joffre prend l'offensive, Tout l'armée du Kaiser Fait, plus morte que vive, De la Marne à l'Yser;

Les Boches en retraite Sous le feu des shrapnells Ne voient plus à leur tête Major ni colonel,

Plus d'obéissant, plus de caporal, Mais l'ordre est générale. (Refrain.)

Quand Joffre ordonne la charge, On voit mam'zelle Oscar, Qui n'en mène pas large, Défaillir à l'écart;

Et quand le soixant' quinze Tonner, on voit sens dessous dessus Basculer le kronprinz... Qui s'couronne aux genoux,

Et c'est mêm' la seul' couronne qui sied Au cambrion princier. (Refrain.)

Jean BASTIA.

Après la guerre de Sept ans, il avait été convenu entre le roi et le gouvernement de Louis XV qu'il renverrait dorénavant les déserteurs français; naturellement, on n'en faisait rien, et, lorsqu'on trouvait un bel homme, on l'incorporait dans la garde, qu'il fut ou non français. Toutefois, il s'agissait de sauver les apparences et, comme Frédéric avait l'habitude d'interroger les grenadiers, les officiers remarquaient les questions qu'il faisait presque invariablement, et ils enseignaient aux recrues les réponses en allemand. Ces questions étaient au nombre de trois:

« Quel âge avez-vous? Depuis quand me servez-vous? Vous donnez-vous donc régulièrement vos vivres et vous paie-t-on votre prêt? » Or, un certain jour, questionnant un Français « assez bel homme pour avoir été placé dans le premier bataillon des gardes », Frédéric intervertit l'ordre de ses questions, et le dialogue se poursuivit ainsi:

— Depuis quand me servez-vous?
— Vingt et un ans, sire.
— Quel âge avez-vous donc?
— Un an.

— Mon enfant, vous êtes fou ou je suis.
— L'un et l'autre, sire.

Les officiers qui entouraient Frédéric étaient fort ennuies de la bizarre tournure de cet entretien; enfin, l'un d'eux expliqua le quiproquo, et le roi, qui ne tenait pas à ce que l'affaire s'ébruitât, prit le parti de rire, déclarant que c'était la première fois qu'il lui arrivait de faire une telle chose!

Paul GAULOT.

BLOC-NOTES

M. Nortier, député et maire de Neuilly, capitaine de territoriale, est tombé glorieusement au champ d'honneur.

La classe 1914 comprendra en Russie deux millions d'hommes.

Un détachement indien et une brigade de marine ont occupé Fao, à l'embouchure du Ghor-el-Araba, dans le golfe Persique, après une résistance d'une heure.

Le bâtonnier Henri Robert a autorisé un avocat belge, réfugié à Paris, M. Tedesco, de Bruxelles, à plaider devant la Cour.

L'amiral Charles Duperré, âgé de quatre-vingt-deux ans, est mort subitement.

Notre billet de 100 fr. trouve preneur à Berlin à 110 fr.; par contre, la Banque nationale suisse refuse de changer les billets de banque allemands.

Un entrepôt de la Compagnie des tramways de Nice a été détruit par un incendie. Dégâts: 600,000 fr.

Le nombre des prisonniers allemands fait à Tsing-Tao est évalué à 5.000.

M. Jacques-Louis Dumessil, député de Fontainebleau, lieutenant au 246e régiment de ligne, a reçu la croix de la Légion d'honneur sur le champ de bataille, pour fait d'armes.

On annonce la mort du général de brigadier Beugier, du cadre de réserve, décédé au Puy.

Le Conseil général de l'Yonne a voté un crédit de 20.000 francs pour les secours aux départs français envahis.

Un projet supplémentaire vient d'être présenté au Parlement britannique pour l'envoi d'un autre million de soldats sur le théâtre de la guerre. Total: 2 millions d'hommes en plus du nombre primitivement voté pour l'année financière 1914-1915.

La neige a fait son apparition dans la région lyonnaise. A Saint-Etienne, elle est tombée en abondance.

Les pertes de l'aéronautique allemande étaient au 15 octobre de 52 pilotes tués ou disparus, et de plus de cent appareils hors de service.

Le Moniteur belge publie des arrêtés royaux conférant la croix de l'Ordre de Léopold aux 7e, 11e et 12e régiments de ligne pour leur vaillance conduite dans la bataille de l'Yser.

Le Canada aura 100,000 hommes sous les armes au printemps.

A Rouen, le boulevard Cauchy s'appellera désormais boulevard des Belges.

Le Vesuve a de nouveau manifesté une activité soudaine et alarmante.

Un violent incendie a éclaté à Rochefort, dans les magasins généraux du port de guerre. Peu de dégâts.

On signale des inondations en Vaucluse, dans le Gard et la Loire.

Il a été procédé à l'état-major de l'armée, au tirage au sort de la lettre qui sera l'origine de l'ordre alphabétique à suivre pour l'incorporation du contingent de 1915.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMEE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

10^e Corps d'Armée.

Lieutenant BLOUET, 50e d'artillerie : A fait preuve en plusieurs circonstances d'un rare sang-froid et d'une habileté remarquable au tir; en particulier le 26 août, a immobilisé toute la journée l'infanterie ennemie et lui a infligé des pertes considérables; le 27 août, a repoussé une attaque inopinée de cavalerie. Tué le 23 septembre dans la bataille qu'il continuait de commander sous un feu violent d'obus explosifs.

11^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon DEVUNS, 319e d'infanterie : Le 30 septembre, a tenu, en se portant lui-même en avant, de faire passer un pont à une compagnie sous une grêle de projectiles rendant le passage très dangereux. Blessé au bras droit, n'en a pas moins servi le commandement de son bataillon,

Chasseur BRILLANT, 41e bataillon de chasseurs : Faisant partie le 24 septembre d'une patrouille de trois chasseurs, dont l'un venait de tomber blessé, a été, sous le feu de l'artillerie, chercher de l'aide et, n'en trouvant pas, est revenu à 200 mètres d'un village occupé par l'ennemi chercher le blessé qu'il a ramené, avec l'aide d'un chasseur resté près de ce dernier, à sa section éloignée de 2 kilomètres.

Soldat BOUTAUD, 170e d'infanterie : Au cours d'une reconnaissance d'une maison derrière laquelle il découvrit un groupe ennemi, a prévenu ses camarades du danger en criant : « A moi ! aux armes ! » A fait feu sur ses adversaires jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé.

Soldat CHOLLEY, 170e d'infanterie : Malgré une violente fusillade, s'est offert pour aller porter des renseignements. A été tué en accomplissant sa mission.

Médecin-major MOUVILLE et **caporal NAEGLEN**, 170e d'infanterie : Belle attitude au feu.

13^e Corps d'Armée.

Capitaine FREYNE, 238e d'infanterie : A conduit sa compagnie avec beaucoup d'énergie et de bravoure au cours des combats des 6, 7, 8 septembre. Blessé grièvement le 8 septembre.

Médecin-major CANEL, 86e d'infanterie : A été grièvement blessé par un éclat d'obus, le 24 aout, en surveillant le relèvement des blessés de son régiment, et a succombé quelques heures après à ses blessures.

Chef de bataillon de réserve ROUDAUD, 139e d'infanterie : A enlevé vigoureusement deux compagnies de son bataillon à l'attaque d'un bois pour en chasser l'ennemi, le 16 septembre. A été tué d'une balle au front à la tête de sa troupe.

Lieutenant de réserve DAUSSE, 159e d'infanterie : A brillamment enlevé sa compagnie à l'attaque d'un bois, le 16 septembre. A tenu courageusement devant des forces supérieures. A été tué à la tête de sa compagnie.

Médecin auxiliaire GRANJON-ROZET, 139e d'infanterie : Dans toutes les rencontres, fait preuve d'un sang-froid remarquable. Le 18 septembre, par son attitude ferme et énergique, a réussi à emmener de nombreux blessés qui auraient pu tomber aux mains de l'ennemi.

Sous-lieutenant de réserve FAURE, 139e d'infanterie : A vaillamment combattu le 16 septembre, à la tête de sa section. Son chef de bataillon et son commandant de compagnie ayant été tués, a maintenu ses hommes au feu; a été lui-même blessé grièvement.

Caporal PUECH, brancardier au 139e d'infanterie : Depuis le début de la campagne, dirige son équipage avec le plus grand sang-froid. Blessé grièvement le 16 septembre (perte de l'usage d'un membre), a fait preuve d'une vigueur morale remarquable.

Lieutenant-colonel DIDIER, commandant le 98e régiment d'infanterie : A été l'âme de la défense d'une position pendant les journées des 5, 6, 7, 8 et 9 octobre; pendant cette période, les troupes d'infanterie et d'artillerie sous ses ordres ont fait à l'ennemi de nombreux prisonniers et lui ont infligé des pertes telles que le drapeau du 49e régiment d'infanterie allemand a été relevé devant nos lignes au milieu des morts et des blessés.

14^e Corps d'Armée.

Lieutenant SIMON, 28e bataillon de chasseurs : Mortellement frappé en quittant la

tranchée où il était abrité avec sa section, pour se porter au secours d'un de ses gradés.

Sergent-major LAURENT, 22e bataillon de chasseurs : A arraché à l'ennemi et transporté à lui seul, pendant 500 mètres, sur un terrain difficile et battu par un feu violent de l'ennemi, son capitaine grièvement blessé. Est revenu au feu ensuite.

Médecin auxiliaire MALEGUE, 28e bataillon de chasseurs : Blessé mortellement en soignant des blessés sous le feu.

Chasseur VIALLEFONT, 28e bataillon de chasseurs : Étant de service au téléphone, a donné un bel exemple de courage et de sang-froid en restant à son poste, trois jours durant, sous une violente canonnade. Un obus ayant mis le feu à la baraque en bois où il se trouvait, n'a quitté son poste qu'au dernier moment, en emportant le matériel téléphonique.

Chasseur CHAMPIER, 30e bataillon de chasseurs : Blessé d'une balle de shrapnell au pied au moment d'un changement de position, a transporté sa pièce pendant plus de 400 mètres, et n'a annoncé sa blessure qu'une fois la pièce remontée sur l'affût.

Médecin-major BOVIER-LAPIERRE, 22e d'infanterie : Le 30 aout, a soigné des blessés sous un feu très violent, non loin de la chafne. A replié de nombreux blessés, malgré des pertes très sérieuses dans son personnel d'infirmiers.

Lieutenants DE VERDILHAC, DEMMLER, 22e bataillon de chasseurs ; **Lieutenants LEJARD, BEAUJOINS**, 28e bataillon de chasseurs : Le 30 aout, a prévenu ses camarades du danger en criant : « A moi ! aux armes ! » A fait feu sur ses adversaires jusqu'au moment où il est tombé mortellement frappé.

Soldat CHOLLEY, 170e d'infanterie : Malgré une violente fusillade, s'est offert pour aller porter des renseignements. A été tué en accomplissant sa mission.

Sergent MOUVILLE et **caporal NAEGLEN**, 170e d'infanterie : Belle attitude au feu.

15^e Corps d'Armée.

Capitaine FREYNE, 238e d'infanterie : A conduit sa compagnie avec beaucoup d'énergie et de bravoure au cours des combats des 6, 7, 8 septembre. Blessé grièvement le 8 septembre.

Médecin-major CANEL, 86e d'infanterie : A été grièvement blessé par un éclat d'obus, le 24 aout, en surveillant le relèvement des blessés de son régiment, et a succombé quelques heures après à ses blessures.

Chef de bataillon de réserve ROUDAUD, 139e d'infanterie : A enlevé vigoureusement deux compagnies de son bataillon à l'attaque d'un bois pour en chasser l'ennemi, le 16 septembre. A été tué d'une balle au front à la tête de sa troupe.

Lieutenant de réserve DAUSSE, 159e d'infanterie : A brillamment enlevé sa compagnie à l'attaque d'un bois, le 16 septembre. A tenu courageusement devant des forces supérieures. A été tué à la tête de sa compagnie.

Médecin auxiliaire GRANJON-ROZET, 139e d'infanterie : Dans toutes les rencontres, fait preuve d'un sang-froid remarquable. Le 18 septembre, par son attitude ferme et énergique, a réussi à emmener de nombreux blessés qui auraient pu tomber aux mains de l'ennemi.

Sous-lieutenant de réserve FAURE, 139e d'infanterie : A vaillamment combattu le 16 septembre, à la tête de sa section. Son chef de bataillon et son commandant de compagnie ayant été tués, a maintenu ses hommes au feu; a été lui-même blessé grièvement.

Caporal PUECH, brancardier au 139e d'infanterie : Depuis le début de la campagne, dirige son équipage avec le plus grand sang-froid. Blessé grièvement le 16 septembre (perte de l'usage d'un membre), a fait preuve d'une vigueur morale remarquable.

Lieutenant-colonel DIDIER, commandant le 98e régiment d'infanterie : A été l'âme de la défense d'une position pendant les journées des 5, 6, 7, 8 et 9 octobre; pendant cette période, les troupes d'infanterie et d'artillerie sous ses ordres ont fait à l'ennemi de nombreux prisonniers et lui ont infligé des pertes telles que le drapeau du 49e régiment d'infanterie allemand a été relevé devant nos lignes au milieu des morts et des blessés.

16^e Corps d'Armée.

Lieutenant SIMON, 28e bataillon de chasseurs : Mortellement frappé en quittant la

tranchée où il était abrité avec sa section, pour se porter au secours d'un de ses gradés.

Chef de bataillon NICOLAS, 173e d'infanterie : A fait preuve de la plus grande bravoure et d'une rare énergie en conduisant son bataillon à l'attaque des tranchées, dans la nuit du 20 septembre.

Capitaine GENTY, 55e d'infanterie : Très belle conduite dans les combats des 19, 20 et 21 aout. Quelque blessé dans la journée du 28 aout, a continué à commander sa compagnie.

Capitaine FAUTRIERE, 24e bataillon de chasseurs à pied : Se trouvant en deuxième ligne, en arrière de troupes très éprouvées par un feu violent de mitrailleuses, a porté sa compagnie en avant et a arrêté net l'offensive ennemie. S'est maintenu pendant huit heures sous un feu intense et ne s'est retiré qu'à la nuit après avoir épousé ses munitions.

Capitaine PATTACHINI, 61e d'infanterie : N'a cessé de donner, depuis l'ouverture des hostilités, des preuves de rare bravoure et d'esprit de décision. A donné l'exemple de la plus grande énergie dans les combats des 23 et 24 septembre.

Capitaine de réserve MOURRE, 61e d'infanterie : Dans la nuit du 23 au 24 septembre, se trouvant entouré de toutes parts par des fractions d'une brigade ennemie, a su, par son énergie, maintenir toute la nuit le bataillon qu'il commandait, groupé, dans le plus grand silence, sans attirer l'attention de l'adversaire; puis, le jour venu, s'est ouvert un passage à la baionnette dans la direction des lignes françaises, où il a ramené toutes ses unités.

Capitaine de réserve THEURELLE, 111e d'infanterie : Le 10 septembre, a enlevé sa compagnie sous un feu très violent. Grièvement blessé, s'est énergiquement opposé à être transporté en arrière, en disant à ses hommes que leur devoir était de marcher à l'ennemi et non de ramasser les blessés.

Lieutenant DAVET, 55e d'infanterie : Son capitaine ayant été tué, et bien qu'ayant l'épaule traversée par une balle, est resté à la tête de sa compagnie toute la journée du 20 aout, et a su la maintenir dans l'ordre le plus parfait, malgré la perte simultanée de tous les chefs de section.

Lieutenant LEGGIA, 40e d'infanterie : A fait preuve de sang-froid et de la plus grande énergie en repoussant, avec trois sections, une attaque vigoureuse de l'ennemi, dans la nuit du 2 au 5 septembre. N'ayant plus de cartouches, a maintenu ses hommes dans les tranchées et a mis l'ennemi en déroute par la baionnette.

Sous-lieutenant PUJOL, 252e d'infanterie : Grièvement blessé et mis en présence du général de division, a tout d'abord demandé si la position à l'attaque de laquelle il avait contribué était enlevée, et a exprimé son espoir de reprendre au plus tôt sa place dans son régiment.

Soldat AILLOUD, 222e d'infanterie : Le 11 septembre, étant de patrouille, est allé de sa propre initiative chercher un blessé d'un autre régiment à 200 mètres sous le feu des tranchées allemandes.

Soldat GAILLAT, 252e d'infanterie : A rapporté sur ses épaules un de ses camarades blessés, et est tombé à quelques mètres des tranchées allemandes. A été tué quelques minutes plus tard au moment où il revenait porter secours à un sergeant grièvement blessé et tombé au même endroit.

Soldat CHOLLEY, 170e d'infanterie : Malgré une violente fusillade, s'est offert pour aller porter des renseignements. A été tué en accomplissant sa mission.

Sergent MOUVILLE et **caporal NAEGLEN**, 170e d'infanterie : Belle attitude au feu.

18^e Corps d'Armée.

Chef de bataillon PICARD, 27e bataillon de chasseurs : A été tué en portant bravement au feu, en répoussant, avec sa section, à l'attaque le 22 septembre.

Lieutenants DOLIGEZ et ITIER, 23e bataillon de chasseurs : Belle conduite au feu.

Sous-lieutenant GUISTINIANI, 141e d'infanterie : Étant chef de section au combat du 25 septembre, et voyant la compagnie veuve céder légèrement par suite de la mort de ses deux officiers, prit le commandement de cette compagnie et la ramena au bataillon.

Sous-lieutenant DESMOLINS, 141e d'infanterie : A fait preuve de grandes qualités militaires, ne s'est pas laissé arrêter par une troupe de cavalerie supérieure en nombre, l'a vigoureusement chargée et la mettait en déroute quand, sur son cheval abattu, il a trouvé une mort glorieuse.

Sergent Ahmed ben Mohammed SERRAYE, 1er tirailleurs algériens : Fait preuve d'énergie et d'audace; donne le plus bel exemple de courage et d'entrain; le 20 septembre, a brillamment refoulé, à la baionnette, à la tête de sa section sortie de la tranchée sur son commandement, une attaque allemande.

Colonel MARCHAND, commandant la 2e brigade coloniale : Blessé le 1er octobre, en entraînant sa brigade à l'assaut d'une position fortifiée, défendit qu'on l'emportât et resta sur le terrain jusqu'à la fin de l'opération, continuant à diriger le combat et exercer le moral de ses hommes. N'a consenti à être évacué qu'à la tombée de la nuit et sur l'ordre de ses chefs. Depuis sa prise de commandement, a toujours fait preuve d'une énergie et d'entrain exceptionnelles, et a pris sur ses hommes un très grand ascendant moral.

Médecin aide-major SOUCHARD, 5e colonial : Au moment où un obus allemand éclatait sur une pièce d'artillerie, tenant un capitaine, un adjudant, un pointeur, et blessant plusieurs servants, s'est porté courageusement au secours des hommes atteints et a été blessé lui-même par les éclats d'un second obus tombant sur la batterie. N'a consenti à être évacué que le lendemain, lorsque sa blessure lui eut empêché de marcher.

Sous-lieutenant de LAVEAUCOUPE, 37e d'infanterie : Élève à l'Ecole spéciale militaire, nommé sous-lieutenant à la mobilisation. Mortellement frappé le 6 septembre au moment où, malgré une première blessure, il entraînait ses hommes dans une attaque à la baionnette.

Capitaine BEJARD, lieutenant DUPIC, 269e d'infanterie : Belle conduite au feu.

Capitaine LAGAPELLE, 79e d'infanterie : N'a cessé depuis le début de la campagne de faire preuve de belles qualités de sang-froid et de courage; toujours à la tête de ses hommes, a été frappé mortellement le 23 septembre 1914 au moment où il préparait à la lisière d'un village, sous une grêle de balles, le débouché de sa compagnie.

Capitaine CYROT, 60e d'artillerie : A été, le 4 octobre 1914, blessé très grièvement à son poste de commandement, au poignet, à la poitrine et à la jambe. A commandé sa batterie dans les divers combats, avec une grande capacité et une grande bravoure. S'est opposé à ce que ses hommes l'empêtreraient sous le feu.

Adjudant NICOL, 58e d'infanterie : Après l'attaque d'un bois, le 24 septembre, est allé avec quelques brancardiers, ramasser des blessés à proximité de tranchées occupées par l'ennemi, et a réussi à les ramener dans les lignes.

Chef de bataillon de réserves FABRE DE PALLARES, 19e d'artillerie : Étant chef de pièce, ayant deux servants blessés et étant blessé lui-même à la tête par des éclats d'obus, a fait continuer le tir avec le plus grand sang-froid pendant vingt minutes au moins, et n'a été blessé qu'à la tête par un éclat d'obus.

Adjudant GRASSET, 27e bataillon de chasseurs : Attitude remarquable depuis le début de la guerre, et notamment le 20 aout, où sa section a été fort éprouvée. A su, le 2 octobre, par son énergie, par son exemple, par son entrain, maintenir dans un moment critique le moral de sa troupe, diriger efficacement son feu, infliger à l'ennemi des pertes sévères et l'obliger à se replier. A été à deux reprises reconnaître dans le cours de la nuit le champ de bataille, ramenant avec lui plusieurs blessés ennemis.

Capitaine KOCH, 36e d'infanterie : Blessé grièvement le 29 aout. Conduite très brillante le 22 et le 29 aout.

Capitaine MALFRE, 36e d'infanterie : Blessé grièvement le 15 septembre. Très belle conduite au feu. A la moitié de la figure emportée par un éclat d'obus.

feu pour remonter son avion et a pu sauver son moteur en le chargeant sur une voiture de la compagnie de sapeurs d'arrière-garde. Le 13 octobre, poursuit un avion allemand et le ramène dans ses lignes.

Sergent SAINT-SERNIN, 15e d'infanterie : S'est signalé à deux reprises différentes dans des reconnaissances périlleuses des tranchées ennemis. A été grièvement blessé dans la dernière, dont le résultat a été l'enlèvement de la tranchée.

Sergent FANJEAN, 96e d'infanterie : Comme chef de section, a enlevé de vive force une tranchée allemande et a été blessé en entrant dans cette tranchée.

Cannonnier servant HENRY, 3e d'artillerie à pied : Le 4 octobre, installé au faite d'un arbre, a, sous une fusillade violente, assuré pendant plusieurs heures le service d'observation d'une batterie de 155, qui a tué, grâce à ses indications précises diriger avec sécurité un tir efficace contre les tranchées allemandes. Blessé, a donné encore avant de se laisser évacuer des indications sur les corrections à faire dans le tir.

Caporal infirmier BAUDILLON, 27e d'infanterie : S'est rendu volontairement au poste de secours d'un autre régiment pour aider à soigner les blessés. Blessé grièvement, a dit à l'infirmier qui venait le soigner : « Ne t'occupe pas de moi, je suis perdu. Va panser les autres. »

Soldat LIARSON, 95e d'infanterie : Blessé le 9 septembre, n'a pas interrompu son service. S'est distingué plusieurs fois sous le feu comme chef de patrouille et comme homme de liaison. A fortement contribué par son courage, son sang-froid et son autorité réelle sur ses camarades à les maintenir dans les moments les plus critiques.

Brigadier réserviste BRODIER, 12e dragons : Le 15 septembre, au cours d'une patrouille, grièvement blessé et jeté à terre par son cheval, fit face à pied, à un uhlans, para son attaque et le blessa grièvement.

Brigadier GROS, 4e dragons : Rentrant d'une reconnaissance dans laquelle deux de ses camarades étaient tombés, est allé sous un feu violent à 400 mètres des lignes ennemis ramasser un des blessés qu'il a rapporté dans ses bras.

Maréchal des logis réserviste JACQUET, 40e d'artillerie : Blessé d'une balle à la cuisse au cours d'une mission qu'il exerçait comme éclaireur d'objectifs, ne s'est laissé emporter qu'après s'être assuré que son capitaine était prévenu qu'il ne pouvait accomplir sa mission.

Sergent-major MARION, 62e d'infanterie : A eu deux doigts de la main droite emportés par un éclat d'obus en conduisant sa section. Malgré cette blessure, a conservé son commandement et s'est conduit en brave. A passé sa comptabilité au sergent-fourrier, a réuni les blessés pour les accompagner au poste de secours.

Adjudant LE GOFF, 118e d'infanterie : Blessé au bras, non-seulement n'a pas cessé de commander sa section sous un feu violent, mais est encore resté trois jours à la tête de sa troupe et a dû être évacué par ordre. Rentré à sa compagnie depuis le 28 septembre, s'est signalé dans tous les combats, s'est emparé de la maison d'un passage à niveau avec sept hommes, s'y maintenant contre un retour de l'ennemi jusqu'à l'arrivée de sa compagnie.

Adjudant-chef DELARUELLE, 350e d'infanterie : Dans l'attaque de nuit du 7 septembre, sous un feu violent, s'élança à la baïonnette avec sa section et seconde puisamment le capitaine commandant la 22e compagnie pour la prise de deux mitrailleuses.

Sergent réserviste BLANC, 350e d'infanterie : Dans l'attaque de nuit du 7 septembre 1914, blessé d'une balle à l'aïne, continue à rallier ses hommes et à les encourager, et répond à son capitaine, qui lui fait observer qu'il est blessé : « Ce n'est rien. »

Adjudant MESTRE, 48e d'artillerie : Le 29 août, sous un bombardement réglé, un caisson ayant été atteint et culbuté, les pourvoyeurs tués, a été blessé, s'est relevé en criant bien haut que ce n'était rien, reconstitua une pièce et continua le feu pendant toute la journée.

Soldat TASSEL, 29e d'infanterie : Blessé au combat du 29 août par un éclat d'obus, n'a pas voulu être évacué, a continué son service et se fait toujours remarquer par son courage et sa bonne conduite.

Adjudant LEMOINE, 16e bataillon de chasseurs : Malgré deux blessures, a, par sa belle attitude, maintenu sa section au combat sous le feu de l'artillerie.

Adjudant LECOUSIN, 9e groupe cycliste : A fait preuve d'un courage réel en restant avec trois chasseurs dans un village évacué, et descendant successivement les trois premiers cyclistes allemands qui se sont présentés et l'homme qui leur indiquait le chemin en détail.

Maréchal des logis LE BOURLIER, 8e cuirassiers : S'est particulièrement distingué à la défense d'un pont. Resté seul à une barricade attaquée par l'ennemi, a abattu à coups de carabine, sous le feu, sept cavaliers allemands.

Maréchal des logis d'artillerie GUYON, au groupe à cheval de la 9e division de cavalerie : Blessé à la figure et aux yeux par un éclat d'obus au combat, a continué à assurer sous le feu son service de chef de pièce avec le plus grand sang-froid.

Aide-maréchal GUEVEL, 3e dragons : A sauvé la vie de son officier de peloton en l'aidant à se dégager des ronces artificielles dans lesquelles il était empêtré, après avoir été désarçonné, en l'ayant ramenant son cheval et en l'aidant à se remettre en selle ; le tout sous le feu, à cinquante mètres, d'une dizaine de cavaliers pied à terre, abrités derrière une haie, et qui avaient déjà blessé ou démonté les six autres cavaliers de la patrouille.

Cavalier MASSIAS, 25e dragons : Au cours d'un combat, démonté et resté seul auprès de son officier blessé, et entouré par un peloton ennemi, l'a emporté à travers les lignes allemandes jusqu'à un village voisin d'où il l'a ramené en voiture à son escadron.

Sergent-fourrier TERRAL, tirailleurs indigènes : S'est brillamment distingué en prenant le commandement de sa section après la mort de son lieutenant et en entraînant les restes de sa section à la baïonnette sur la position à enlever.

Sergent-maître PERRIN, infanterie coloniale : Très belle conduite au combat. S'est reporté plusieurs fois en avant sous un feu des plus violents pour ramener des blessés.

Sergent AUBERT, tirailleurs indigènes : A entraîné sa section dans des circonstances de combat exceptionnellement critiques.

Sergent L'HERBETTE, tirailleurs indigènes : Très belle conduite au combat, où il entraîna sa demi-section à l'assaut d'un groupe allemand, tuant plusieurs ennemis de sa main. Blessé au bras le lendemain, au moment où sa section venait d'occuper une position battue par les mitrailleuses ennemis.

Soldat VERGIAT, infanterie coloniale : S'est porté volontairement sur la ligne battue par un feu violent d'artillerie et d'infanterie pour rechercher le corps de son capitaine mortellement blessé.

Soldat AMAR BEN AHMED : A montré, sous un feu violent d'artillerie et d'infanterie le plus grand sang-froid et a contribué à ramener et à maintenir sur la ligne de feu ses voisins de combat.

Soldat DUTILLEUL, 1er zouaves : A été blessé par un éclat d'obus au moment où sa section se portait en avant : s'est pansé lui-même et est revenu immédiatement sur la ligne de feu, donnant ainsi le plus bel exemple de bravoure.

Soldat MARTIN, 3e zouaves : S'est fait remarquer à différentes reprises par son attitude résolue et sa belle conduite au feu. S'est distingué en particulier au combat où il fut un des derniers à quitter les tranchées et le premier à y revenir y ralliant les camarades de son escouade.

Soldat MONCRIS, 3e zouaves : Au moment où la 7e compagnie arrière-garde du bataillon quittait un village, le zouave Moncris et dix de ses camarades eurent leur retraite coupée et ne purent passer la rivière sur le pont à la suite de la compagnie. Moncris, sachant nager, n'hésita pas à sauter à l'eau, gagna à la nage le bord opposé et amena à lui sous un feu violent tous ses camarades au moyen de leurs ceintures de laine.

Maitre-pionnier PROUVAY, 8e groupe d'artillerie de campagne d'Afrique : Sous un feu très violent, est allé de sa propre initiative rechercher la culasse et les appareils de pointage d'un canon, les attelages ayant été abattus par le feu de l'ennemi.

Soldat BOURGOUIN, 66e d'infanterie : Grâce à son énergie, à son courage et à sa présence d'esprit, après avoir été cerné de tous côtés par l'ennemi dans le combat, a réussi, de concert avec un sapeur du 32e, à sauver le drapeau de ce régiment en traversant les lignes ennemis sous un feu nourri d'infanterie et d'artillerie.

Maréchal des logis chef ATHOMAS, 23e d'artillerie : Commandant un groupe des échelons pris sous le feu des obusiers allemands, a maintenu le calme dans son personnel par son exemple et son autorité.

Adjudant-chef BATAGLIA, 348e d'infanterie : Au combat, a ramassé sous le feu intense des mitrailleuses de l'infanterie ennemie un capitaine grièvement blessé à la tête et l'a transporté en le portant sur le dos à près de 200 mètres de là, dans le fossé de la route, pour le mettre à l'abri.

Adjudant-chef GREGOIRE, 348e d'infanterie : Blessé d'une balle à la cuisse au combat, au moment où son bataillon se repliait, a conservé le commandement de sa section jusqu'au rassemblement en lieu sûr.

Adjudant LEMAIGRE, 245e d'infanterie :

Bien qu'ayant reçu au combat un choc d'éclat sur le ventre, malgré ses contusions, n'en continua pas moins à diriger sa section sous le feu de l'infanterie et de l'artillerie. Le lendemain matin, fut encore blessé au pouce par une balle, n'a pas cessé son service et a montré dans ces deux occasions un sang-froid et un courage dignes d'être récompensés.

Sergent réserviste COURBOUIN, 245e d'infanterie : S'est distingué au combat en prenant le commandement de la section du sous-lieutenant blessé ; blessé grièvement à la tête de sa section.

Sergent LAURENT, 202e d'infanterie : S'est fait remarquer dans tous les combats auxquels son régiment a pris part.

Adjudant-chef KOPP, 247e d'infanterie : Blessé grièvement après avoir donné aux militaires de sa compagnie le plus bel exemple de courage et d'énergie et dirige sa section avec beaucoup de coup d'œil et de décision.

Adjudant CARRIERE, 271e d'infanterie : S'est fait constamment remarquer par son intrépidité au feu.

Maréchal des logis GROSSENIER, 10e chasseurs : Commandant une patrouille de deux cavaliers, a attaqué un parti de 15 cavaliers allemands, en a tué 5 et blessé 2. S'est en outre distingué dans plusieurs patrouilles périlleuses sur le front de l'armée.

Maréchal des logis PEROTIN, 61e d'artillerie : Belle conduite au feu. A été grièvement blessé.

Chasseur DESJARDIN, 19e bataillon : A été blessé d'un éclat d'obus en portant, comme volontaire, un ordre sous le feu.

Sergent BOBIERE, 94e d'infanterie : Chef d'une section de mitrailleuses, l'a commandée sous le feu avec énergie. Blessé est resté à son poste.

Sergent CHARROY, 151e d'infanterie : A été blessé en menant énergiquement au feu sa section.

Cavalier DIEUDONNE, 10e chasseurs : A été blessé au cours d'une patrouille extrêmement audacieuse.

Adjudant VETZEL, 162e d'infanterie : Blessé au combat, s'est acquitté avec succès de plusieurs missions périlleuses.

Maréchal des logis BELEBEAU, 20e d'artillerie : Au combat, s'est précipité vers un caisson dont les obus, sous l'effet du tir de l'artillerie ennemie, commençaient à prendre feu ; a rapidement écarté la paille qui entourait le caisson, retiré les obus, fermé le coffre, et a ainsi évité la perte du caisson et un accident grave à la batterie.

Maréchal des logis GUILLET, 49e d'artillerie : Etant agent de liaison entre le chef d'escadron et la batterie, ce sous-officier n'a pas hésité à se porter au secours du commandant, qui venait d'être grièvement blessé. En essayant de rapporter cet officier, a été blessé au bras droit.

Soldat Royet, 77e d'infanterie : Fait prisonnier le 25 août, a réussi à s'évader et, à l'action du 1er septembre, a été atteint de deux blessures, dont l'une occasionnant la perte de l'œil gauche.

Caporal CHOPINET, 90e d'infanterie : S'est fait très souvent remarquer par son entraînement, son énergie et sa bravoure, notamment à la charge à la baïonnette à l'intérieur d'un village. S'est jeté sur un officier prussien marchant en tête de sa troupe et l'a transpercé de sa baïonnette.

Sergent-major DOUADIC, 68e d'infanterie : A fait preuve de beaucoup de sang-froid et d'énergie dans la conduite de sa section au feu. Blessé deux fois au combat.

Sergent PALMENTRY, 90e d'infanterie : S'est particulièrement distingué à l'attaque d'un village où, malgré une blessure au poignet, il conserva le commandement de sa section, et put, grâce à son sang-froid, la ramener en ordre sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

Sergent COUZEAU, 32e d'infanterie : Ayant été très sérieusement contusionné sur la ligne de feu, s'est retiré un instant pour se faire panser à 150 mètres en arrière, a repris immédiatement le commandement de sa section, et put, grâce à son sang-froid, la ramener en ordre sous un feu violent d'infanterie et d'artillerie.

Maréchal des logis GEOFFRION, 7e hussards : Étant en reconnaissance, a ramené un blessé sous le feu, s'est enfermé avec lui dans une mairie pour le défendre contre de nombreux cavaliers ennemis jusqu'au moment où il a été dégagé par son lieutenant avec quelques cavaliers.

Adjudant MARTIGNON, 68e d'infanterie : Donne journallement des preuves de sang-froid et de bravoure. Blessé au bras droit, est resté à son poste et a depuis continué son service sans interruption, prenant juste le temps de se faire panser.

Adjudant GUYOT, 71e d'infanterie : Belle conduite à l'assaut d'un château.

Adjudant DUTERTRE, 135e d'infanterie : Belle conduite dans plusieurs combats.

Le Gérant : G. CALMÉS.

BORDEAUX. — IMPRIMERIES GOUNOUILHOU